

Gender studies.
Histoire des concepts et développement du champ d'études

Sevara Irgacheva
 Conseillère
 Conseil Supérieur de l'Audiovisuel,
 Septembre 2018

Il s'agit dans cette note de parcourir l'historique du concept de « genre », ses *significations* et son *évolution* au fil du temps ainsi que ses apports en tant qu'outil d'analyse. Nous nous baserons principalement sur quatre ouvrages : « Introduction aux Genders Studies »¹, « Sexe, Genre et Sexualités »², « Genre et Rapports sociaux de sexe »³ et « L'Encyclopédie critique du genre »⁴ qui permettent de rendre compte du concept et le replacer également dans un contexte francophone européen, ainsi que sur un nombre d'articles et d'ouvrages plus spécifiques éclairant des concepts découlant des analyses féministes et des *gender studies*. Cet article ne prétend pas à l'exhaustivité mais tente simplement de permettre une compréhension des principaux concepts ainsi que d'introduire les auteur.e.s qui ont marqué le champs d'études en question.

Le « genre » :

Le terme « genre » ne s'est pas imposé sans certaines résistances dans le monde francophone. Selon Ilana Lowy et Hélène Rouch⁵, la faible institutionnalisation des études féministes et sur les femmes en France ainsi que la polysémie du terme « genre » dans la langue française ont eu un impact sur cette absence, ainsi qu'une certaine méfiance envers la pensée féministe américaine. Une terminologie existait également dans de nombreuses disciplines qui permettait de s'approcher des diverses significations que le terme « genre » peut englober : sexe social, rapports sociaux du sexe, masculin/féminin... Les notions de sexe et genre, sont souvent comprises dans une certaine binarité, en tant que caractéristiques « biologiques », présumées immuables pour l'une, et caractéristiques « sociologiques », présumées flexibles, pour l'autre.

La notion de « genre » se distingue en effet d'abord de la notion du « sexe » afin de désigner les différences entre les femmes et les hommes qui ne sont pas liées aux différences purement biologiques. Ce concept d'abord va permettre de dénaturaliser les rapports sociaux et mettre en lumière les structures de pouvoir fonctionnelles au sein de la société.

La notion du genre ne peut cependant être résumée à la construction sociale des rôles des sexes. La définition du terme genre proposée dans *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre* ne positionne pas ce dernier en tant que nouvelle manière de parler de féminin/masculin, hommes/femmes ou de la différence des sexes mais en tant qu'outil permettant de rendre compte des rapports sociaux entre les hommes et les femmes et de leur construction et interaction. Le genre est également défini en tant que « système de catégorisation binaire et hiérarchisé, un rapport social divisant l'humanité en deux moitiés inégales ». ⁶

Le concept de genre est donc une *catégorie d'analyse* transversale, un *outil* permettant de *décomposer* et de mettre en lumière la *construction des rapports sociaux hiérarchisés* entre les sexes qui sont perçus comme naturels. Ces rapports sociaux sont également intrinsèquement liés à d'autres rapports de pouvoir structurels dans la société (classe, race, sexualité, handicap, corps, etc.)

¹ Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre, Revillard Anne. *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008.

² Dorlin Elsa, *Sexe Genre et Sexualités*, Paris, Presses Universitaire de France, 2008.

³ Pfefferkorn Roland, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Éditions Page 2, coll. « Empreinte », 2012.

⁴ Rennes, Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, 2016.

⁵ Löwy Ilana, Rouch Hélène, « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre », *Cahiers du Genre*, vol. 34, no. 1, 2003, pp. 5-16.

⁶ Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre, Revillard Anne. *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, op. cit., p. 36

Etudes sur le genre / Gender Studies

Les *Etudes sur le genre*, quant à elles, désignent un champ de recherche prenant pour objet les rapports sociaux hiérarchisés entre les sexes. Elles sont transversales à de nombreuses disciplines car une approche d'un point de vue « genre » est pertinente aussi bien dans les champs de la sociologie ou de l'histoire, mais également dans les champs des sciences dites « dures », comme la neurobiologie (cf. notamment les travaux de Anne Fausto-Sterling ou Catherine Vidal⁷). Depuis environ une quarantaine d'années ce champs de recherche s'est progressivement imposé dans le monde académique. En Belgique, les *Gender studies* se développent à proprement dit à partir des années 1990⁸. Il est difficile d'en donner une définition précise car ce champ d'études englobe de nombreuses tendances et disciplines. Cependant, elles sont particulièrement caractérisées par leur posture critique, notamment épistémologique, et par leur démarche politique. Cet ensemble vise l'identification des structures sociales et des rapports de force qui y sont inhérents, tout en fournissant les outils d'analyse qui permettent une évolution de ces rapports de force au sein de la société ainsi, une mise en évidence des normes de genre sur la construction des individus ainsi qu'une évolution des approches scientifiques. Les études de genre sont également fortement marquées par une posture anti-essentialiste, c'est-à-dire l'opposition à l'idée que les personnes peuvent être définies en fonction des caractéristiques inhérentes « essentielles » qui seraient inaltérables, qui constitueraient l'essence des personnes et définiraient leur identité dans l'absolu.

Le genre en tant que concept.

Des études sur les femmes vers études sur le genre.

Les prémices du concept du *genre* se développent avec des études anthropologiques et sociologiques sur la place des hommes et des femmes dans la société, permettant de rompre avec l'idée que les caractéristiques attribuées aux femmes et aux hommes, ainsi que les rôles sociaux et la hiérarchie y étant associée, sont « naturelles ». Les études sur les femmes commenceront par prendre pour objet d'étude « les femmes » en tant que groupe social, sans analyser la relation entre les femmes et les hommes, notamment dans le champ de l'histoire (par exemple, les études sur l'Histoire des Femmes). Les études *féministes* vont ensuite mettre en lumière et analyser les constructions sociales de ce qu'est « homme », « femme », « masculin » et « féminin » ainsi que les rapports de pouvoir qui les accompagnent. Ce n'est qu'à partir des années 1980 que le terme « genre » fait son apparition outre-Atlantique. Cependant, il serait faux d'affirmer que les études sur le genre soient une importation américaine. En effet, bien que le terme ait d'abord pris le sens actuel chez les chercheuses britanniques et américaines dans le monde francophone de nombreuses recherches développaient les notions du rapport de pouvoir et de la construction sociale du sexe et du genre depuis des décennies.

Dénaturaliser le sexe et les comportements.

Margaret Mead *Rôles de sexe* / Simone de Beauvoir *On ne naît pas femme*

Nous présentons ici brièvement les travaux de Margaret Mead et Simone de Beauvoir, qui ont apporté des réflexions qui ont permis de rendre le « genre » pensable bien avant que le concept existe.

L'anthropologue américaine Margaret Mead introduit l'idée de la construction sociale des différences entre les sexes avec la notion des rôles sexuels, en distinguant le sexe « biologique » et la position sociale accordée en fonction de ce dernier. Dans le courant des années 1930, elle mène des études portant sur les mœurs et la sexualité au sein de trois sociétés de l'Océanie. Dans son ouvrage, elle démontre que ce qui est appelé tempérament (ensemble de traits de caractère attribués aux hommes et aux femmes respectivement) à l'époque n'est pas déterminé par le sexe biologique et qu'il n'existe pas de « nature » « féminine » ou « masculine ». Les trois sociétés étudiées présentent des différences majeures en ce qui concerne l'assignation

⁷ Par exemple, Fausto-Sterling Anne, *Sexing the Body. Gender Politics and the Construction of Sexuality*, New York, Basic Books, 2000 ou Vidal Catherine, *Nos cerveaux, tous pareils, tous différents*, Paris, Belin Editeur, 2015.

⁸ Sophia ASBL/VZW, Réseau belge des Etudes sur le Genre, <http://sophia.be/index.php/fr/pages/view/1325>

de comportements et rôles aux hommes et aux femmes : les deux premières n'établissent pas de différences de comportement des hommes par rapport à ceux des femmes et valorisent, pour les uns, la force et l'agressivité, et pour les autres la douceur et la sensibilité, alors que dans la troisième société les femmes sont les « partenaires dominants » qui « ont la tête froide » et « mènent la barque », alors que l'homme est le « moins capable et le plus émotif »⁹. Elle affirme que les traits qualifiés en tant que masculins ou féminins ne sont pas plus déterminés par le sexe que les styles vestimentaires, et développe l'idée que les rôles, comportements et caractéristiques que l'on assigne aux sexes sont marqués par la culture. Elle développe dans ses travaux les bases d'une approche constructiviste en termes de rôles sexuels, ce qui sera développé en tant que concept « genre » plusieurs décennies plus tard.

Simone de Beauvoir pose les jalons de la définition du genre en 1949, en développant la réflexion sur la distinction entre le sexe biologique et le sexe social, en particulier la féminité construite, dans son ouvrage phare *Le Deuxième sexe*. Sa pensée s'inscrit également dans le courant constructiviste : Aucun « destin » ne peut expliquer ou justifier l'oppression que subissent les femmes. C'est la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire qu'est le féminin¹⁰. Pour de Beauvoir, la féminité est une construction sociale, dont il n'existe pas « d'essence intemporelle » et qui est inscrite dans la culture et l'histoire. Elle déconstruit les « mythes de la féminité » et démontre qu'ils sont en réalité une conséquence de la situation d'oppression des femmes. Elle met en exergue la construction par les hommes de la catégorie sociale de « femme » en tant qu'Autre absolu et du « féminin » en référence au masculin, que « l'être féminin » se construit en abandonnant l'autonomie. La notion de privilège masculin apparaît également dans ses travaux, dans le sens où être « homme » va permettre d'accéder à de nombreux avantages ainsi que contenir une notion de prestige. Elle a notamment mis en lumière la manière dont certaines données perçues comme « biologiques » sont en réalité un effet d'une construction socioculturelle. Cependant, les catégories homme et femme dans sa pensée semblent indépassables.

Distinction sexe/genre, nature/culture : Les premières significations du genre

Le terme genre n'a pas été inventé par la critique féministe mais a été développé dans le cadre des études en sexologie et des travaux portant sur l'intersexualité et la transsexualité. Le terme est donc une réappropriation, un « emprunt » aux travaux dans le champ de la sexualité. Sa signification a subi une évolution considérable entre sa naissance et son appropriation par la pensée féministe. Elsa Dorlin revient sur le développement de la notion dans « Sexe, genre et sexualités » :

Le développement de l'endocrinologie dans la première moitié du 20ème siècle et de la production industrielle des hormones sexuelles permettront tout d'abord l'identification et le traitement de ce que l'on considère à l'époque comme « anomalies » et « défaillances » sexuelles. Dans le courant des années 1950, des recherches sur la réassignation de genre à des enfants intersexes, se trouvant dans une situation d'« ambiguïté sexuelle », conduiront au développement du concept d'« identité sexuelle » (le fait de se sentir femme ou homme), introduit par John Money et Anke Ehrhardt. Money va développer le concept des « rôles de genre » (employé pour la première fois en 1955), qui va permettre de nommer la différence entre l'assignation sexuelle à la naissance et l'identité sexuelle/rôle sexuel auquel la personne s'identifie. Il considère qu'il est nécessaire de distinguer "le rôle de genre" (comportement public d'une personne) de "l'identité de genre" (l'expérience "privée" qu'une personne a d'elle-même). Le genre est donc défini à ce moment comme « psychologique ». Les recherches en question ont pour but de s'assurer de la conformité du « sexe » avec le « genre »,

A la fin des années 1960, le psychanalyste Robert Stoller, dans le cadre de ses études sur la transsexualité et l'intersexualité, développera cette distinction terminologique entre sexe et genre, en séparant le sexe biologique de l'identification psychologique. Les sexologues John Money et Anke Ehrhardt ont déjà insisté en amont des travaux de Stoller, sur la nécessité de la différenciation entre le sexe déterminé physiologiquement et le genre en tant que l'expérience de soi. Il est nécessaire de rappeler que le but de ces « thérapies de

⁹ Mead Margaret, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963 p. 311-312.

¹⁰ De Beauvoir Simone, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1976 (1949) t.2, p.13.

réassignation » était de maintenir le modèle binaire du sexe en assignant l'un ou l'autre sexe à des enfants « entre deux » afin de « corriger l'anomalie » que l'on considérait être l'intersexualité (appelée à l'époque hermaphrodisme). Il était fondamental, dans le cadre de ces recherches, de faire correspondre le sexe au genre, et ce, de manière extrêmement normalisée.

Si Money a contribué à la théorisation du concept du « genre », il n'a pas de lien avec les « gender studies », ses théories étant en opposition avec la réflexion menée par ces dernières. Les études de Money feront l'objet d'une analyse et critique féministe (parmi d'autres) des années 1970-1980¹¹, notamment en remettant en cause la binarité sexe/genre – qui serait l'équivalent d'une binarité nature/culture et où le sexe serait une donnée immuable car biologique – ainsi que les visions extrêmement stéréotypées et normées de la masculinité et de la féminité développées par les médecins. Une autre critique importante adressée aux travaux de Money est le fait que, dans sa lecture, il existe un alignement, une confusion, entre identité de genre (le fait de se reconnaître en tant que « homme » ou « femme », se sentir homme ou femme), les comportements et rôles, caractéristiques sociales associées au masculin et féminin ainsi que le désir sexuel envers le sexe dit « opposé » : si une personne « s'identifie » en tant que « femme », elle doit avoir des comportements associés à la féminité (par exemple, être maternelle, s'habiller de manière « féminine », etc.) et être hétérosexuelle.

La sociologue britannique Ann Oakley proposera en 1972 une définition du concept genre en s'inspirant des travaux de Stoller et Money, ainsi que des recherches de Margaret Mead. Pour elle, le genre relève de la classification sociale entre le masculin et le féminin, une partie sociale de l'identité, alors que le sexe relève de la différence strictement biologique entre mâles et femelles. Le genre est un marqueur culturel, une façon de rendre visible la construction sociale : le masculin et le féminin sont donc « *imposés culturellement au mâle et à la femelle pour en faire un homme et une femme* »¹². Oakley participera à la conceptualisation du *genre* qui permettra dorénavant de comprendre et décrire les fonctionnements difficilement identifiables et analysables antérieurement.

Le terme sera réapproprié par la pensée féministe d'abord afin de rejeter le déterminisme biologique implicite que peuvent sous-entendre les termes sexe ou différence sexuelle. Le concept du genre permettait également de mettre en lumière les aspects relationnels des définitions normatives de la féminité et de la masculinité¹³ ainsi que la construction sociale de la différence des sexes. Les premières significations du concept sont donc bien loin de son développement suite à son appropriation par la pensée féministe.¹⁴

Féminisme matérialiste.

Le genre produit le sexe / Classes de sexe / Catégories de sexe

Dès les années 1970, le concept de genre se construit en tant qu'interrogation et analyse des rapports de domination des hommes sur les femmes : un concept permettant d'appréhender le social en tant que domaine autonome, de « dénaturaliser », ce qui est un enjeu politique majeur car « *si le biologique et le social sont deux domaines distincts, alors l'idée que les inégalités entre les hommes et les femmes découlent de différences anatomiques ou de la capacité des femmes à enfanter perd de son évidence* »¹⁵. Le mot *genre*, tel qu'utilisé par les chercheuses féministes aux États-Unis dès les années 1970 permet d'insister sur le rejet du déterminisme biologique. Le terme évolue progressivement : « *Le terme genre désigne d'abord les significations culturelles du sexe, pour ensuite être envisagé en tant que résultat de contraintes organisationnelles ou institutionnelles suite à la prise en compte des contextes sociaux pour enfin mettre en lumière l'antagonisme entre la classe des hommes et des femmes ainsi que les rapports du pouvoir, dans sa dimension relationnelle et asymétrique* »¹⁶.

¹¹ Voir Bleier, Ruth et Fried Barbara citées par Löwy Ilana, in « Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social », *Cahiers du Genre*, 2003/1 (n° 34), p. 81-104.

¹² Pfefferkorn Roland, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, op. cit., p 55.

¹³ La féminité et la masculinité se construisent en opposition et en relation l'une de l'autre et l'une ne peut exister ni être conceptualisée sans l'existence de l'autre : la féminité est à l'opposé de la masculinité, elle est tout ce que la masculinité n'est pas, et inversement.

¹⁴ Pour une analyse plus détaillée, voir notamment Pfefferkorn Roland, *Genre et rapports sociaux de sexe*, op. cit, et Dorlin Elsa, *Sexe Genre et Sexualités*, op. cit.

¹⁵ De Beauvoir Simone, cité in Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre, Revillard Anne. *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, op. cit., p. 16.

¹⁶ Pfefferkorn Roland, *Genre et rapports sociaux de sexe*, op. cit., p 53.

Du côté français, dans le courant des années 1970 – 1980, le féminisme matérialiste s'inspirera des épistémologies marxistes, dominantes à l'époque dans le champ des sciences sociales en France. A l'époque, les théories marxistes des années 1970 positionnaient les rapports sociaux de sexes en tant que dérivés de l'oppression de classe.¹⁷ Les théoriciennes féministes issues des champs de l'anthropologie et de la sociologie¹⁸ appliqueront les concepts de la pensée marxiste d'exploitation, oppression, division du travail, force de travail et son appropriation aux groupes sexués, tout en critiquant la difficulté de rendre compte des relations des sexes via le marxisme. Les rapports entre les hommes et les femmes sont désormais pensés en tant que *rapports hiérarchiques*. Ce courant de pensée approfondira la réflexion autour du *genre* en tant que *sexe social* et remettra en question la dichotomie entre le social et le naturel, en interrogeant ces catégories. Se développera la notion du genre en tant que système qui, en distinguant les rôles masculins et féminins va en même temps les créer. Une analyse critique est faite de l'idée de la « nature » en tant qu'outil permettant de justifier l'oppression.

Comme son nom l'indique, le féminisme matérialiste analyse les conditions matérielles de l'oppression des femmes, et participe à la reconnaissance du travail domestique des femmes en tant qu'activité productrice appropriée par le patriarcat. La définition du concept même du patriarcat permettra de mettre en exergue le fait que l'oppression des femmes est systémique et comprend une importante part matérielle, reposant sur l'exploitation du travail de la classe des femmes par la classe des hommes.

La notion de « sexe » est également remise en cause dans la continuité du développement des réflexions sur les questions de genre. Le genre ne découle pas du sexe, le sexe à son tour est construit en tant que marqueur social, par le genre. Christine Delphy notamment va considérer le genre comme *Un système de division hiérarchique de l'humanité en deux moitiés inégales*¹⁹. Elle fait une relecture des théories marxistes afin de mettre en lumière l'oppression spécifique des femmes en tant que classe par les hommes. Dans *L'introduction aux gender studies* on peut lire que, pour Christine Delphy, les hommes et les femmes ne sont pas définis en tant que tels mais sont institués par leur rapport d'oppression²⁰. Le sexe est dès lors pensé en tant que marqueur de la division sociale qui permet de distinguer les hommes et les femmes en tant que groupes antagonistes, en tant que « dominants » et « dominées »²¹. Nicole Claude-Mathieu²² va mettre en avant la nécessité de penser aussi bien les hommes que les femmes en tant que « *catégories sociales* » au sein d'un rapport social et de les interroger dans leur relation. Le sexe est également pensé en tant que produit de ce rapport de force et construit socialement.

Une analyse de l'hétérosexualité en tant que structure sociale traversée par des rapports de pouvoir et régime politique fait également partie des apports fondamentaux de la pensée féministe de l'époque, notamment dans les travaux de Adrienne Rich et Monique Wittig. Dans *Pensée Straight* cette dernière analyse l'hétérosexualité en tant que structure sociale et surtout régime politique basé sur la répartition binaire des humains en classes de sexe « naturelles » où les femmes ne sont définies qu'en opposition et par rapport aux hommes et reléguées à leur service dans la sphère privée. L'hétérosexualité structure la vie publique et privée des personnes en leur imposant l'hétéro-sexualité (dans la sexualité à proprement parler), la vie maritale ou la procréation tout en invisibilisant et en punissant les personnes qui sortent d'une manière ou d'une autre des catégories binaires. Wittig prône la vision des femmes en tant que sujets indépendants des liens avec les hommes. Le concept de la « femme » étant d'ailleurs connoté par la dépendance aux hommes elle clôt sa conférence sur la « Pensée Straight » par : « les lesbiennes ne sont pas des femmes » car elles en échappant à l'hétérosexualité obligatoire elles échappent aux liens de domination et de soumission que vivent les femmes hétérosexuelles.²³

¹⁷ Jaunait Alexandre, Chauvin Sébastien, « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de science politique*, vol. vol. 62, no. 1, 2012, pp. 5-20.

¹⁸ Les travaux de Christine Delphy, Colette Guillaumin, Paola Tabet, Nicole-Claude Mathieu et Monique Wittig sont parmi les plus emblématiques de la pensée du féminisme matérialiste.

¹⁹ Delphy Christine, *L'ennemi principal : t.2 : Penser le genre*, Paris, Editions Syllepse, 2013

²⁰ In Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre, Revillard Anne. *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, op. cit., p 23.

²¹ Lebreton, Christelle. « Les rapports sociaux de sexe et le lesbianisme dans le Québec contemporain » *Recherches féministes*, volume 29, numéro 1, 2016, p. 199–214. Doi :10.7202/1036678ar

²² Mathieu Nicole-Claude, *L'anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Coté femmes éditions, 1991.

²³ Wittig Monique, *La pensée Straight*, Paris, Editions Amsterdam, 2007.

Black feminism.

« Femme, race²⁴ et classe » / « La matrice de domination »

La question de l'articulation des rapports de domination est intrinsèque à la pensée féministe. Alors que du côté du féminisme francophone, c'est l'articulation femme et classe qui a été analysée et théorisée en premier lieu, les femmes afro-américaines, en raison de leur position, vont développer une analyse sur les formes combinées de domination qu'elles subissent. Le mouvement des féministes noires émerge notamment aux Etats-Unis en parallèle avec le combat pour les droits civiques et le mouvement féministe. Le Black feminism permet de poser de manière précoce la question de la diversité interne des mouvements des femmes. En effet, les femmes noires américaines vont interroger leur place au sein du mouvement féministe, dominé par des femmes blanches de classes moyennes, ainsi que la manière dont les revendications sur leur position étaient remises en question au sein du mouvement pour les droits civiques.

Les penseuses majeures du courant, notamment Angela Davis et bell hooks²⁵ analysent la manière dont les mouvements de femmes excluaient du combat, voire renforçaient les dominations que subissaient les femmes issues d'autres minorités. En retraçant l'histoire de l'esclavage et de son abolition, elles démontrent la manière dont ces combats pour le droit de vote ont exacerbé les contradictions du mouvement des femmes en termes de questions de classe et de race²⁶, qui est un concept central au sein de la lutte pour les droits civiques, et permet également de nommer l'ensemble de discriminations que subissent les femmes de couleur. En effet, il eut des rapprochements entre les militantes pour le vote des femmes et les forces sudistes pro-esclavage. Une grande majorité des militantes pour le vote des femmes ont notamment adopté une rhétorique raciste. Un renforcement des hiérarchies raciales se mettait en place par l'idée « inadmissible » que les noirs (hommes) puissent accéder au vote sans que les femmes (blanches) y aient accès.

A l'heure des première et deuxième vague féministes, où les femmes blanches et bourgeoises se battaient pour le droit de vote, à l'avortement, à l'accès au monde du travail, à l'égalité salariale, les femmes noires, latinas, amérindiennes faisaient face aux stérilisations forcées, travaillaient en tant que domestiques pour les familles blanches et labouraient les champs. Sojourner Truth mettait en lumière cette position spécifique déjà en 1851 lors de son discours à la *Women's Convention* à Akron dans l'Ohio : « *Cet homme nous dit que les femmes doivent être aidées à monter dans une calèche, portées au-dessus des fossés, placées aux meilleurs endroits. Personne ne m'a jamais aidé à monter dans une calèche, ni à traverser un fossé de boue, ni m'a laissé la meilleure place. Mais ne suis-je pas une femme ? Regardez-moi ! Regardez mes bras ! J'ai labouré et planté, et porté dans les granges, et aucun homme ne pouvait me dépasser ! Et ne suis-je pas une femme ? J'ai porté treize enfants, et j'ai vu la majorité être vendu à l'esclavage, et ai pleuré mon chagrin de mère, mais personne sauf Jésus ne m'a entendue ! Et ne suis-je pas une femme ?* »²⁷ Les femmes noires ont systématiquement été exclues de la « féminité » tout en étant opprimées en tant que femmes et en tant que noires.

Pour l'exprimer plus clairement, les oppressions ne s'additionnaient pas, mais le racisme dont elles sont victimes était sexualisé et le sexisme, racialisé. Mais Angela Davis notamment démontre qu'au moment où une solidarité des luttes a pu être mise en place, de réelles avancées ont pu être constatées.²⁸

La pensée du *Black feminism* positionne les femmes noires en tant qu'agentes de savoir et des individus indépendants qui sont confrontés aux oppressions de genre, race et classe. Selon Patricia Hill Collins, placer « *l'expérience des femmes noires au centre de l'analyse* » permet d'apporter un regard nouveau sur les concepts et paradigmes en place. Le féminisme noir impose donc un « *glissement de paradigme* » sur la manière de « *concevoir l'oppression* ». « *En concevant la race, la classe et le genre en tant que système d'oppression qui s'entrelacent, le féminisme noir re-conceptualise les relations sociales de domination et de résistance : en*

²⁴ Race en tant que catégorie relevant de construction sociale, définition communément admise en sociologie. Pour plus de détail sur la définition, l'utilisation et la pertinence du concept voir Bonilla-Silva Eduardo, *Racism without Racists: Color-Blind Racism and the Persistence of Racial Inequality in America* », New York, Roman and Littlefield Publishers, 2010, p8

²⁵ L'auteure choisit d'écrire son pseudonyme avec des lettres minuscules, dans une démarche politique interrogeant les rapports de force en place dans le langage et des règles grammaticales, ainsi que dans le but d'attirer l'attention sur le texte/le contenu et non sur l'auteur.

²⁶ Voir notamment Davis Angela, *Femme Race et Classe*, trad. D. Taffin-Jouhaud, Paris, Editions Des Femmes, 1983 ; hooks bell, *Ne suis-je pas une femme*, trad. O. Potot, collection « Sorcières », Paris, Cambourakis, 2015 ; Collectif, *Black Feminism, Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2007.

²⁷ <http://www.feminist.com/resources/artspeech/genwom/sojour.htm>

²⁸ Voir Davis Angela, *Femme Race et Classe*, op.cit., 1983 ; hooks bell, *Ne suis-je pas une femme*, op.cit.

analysant la position des femmes noires au sein de ces systèmes, il devient possible de ne plus simplement décrire les similarités et différences entre ces systèmes d'oppressions mais d'attirer l'attention sur leurs interconnexions »²⁹.

La place des hommes et une réflexion sur les formes de patriarcat et de dominations que subissent les hommes de couleur fait partie des analyses des féministes noires dans une optique d'imbrication de positions d'oppression. Comme le développe bell hooks³⁰, le vécu de nombreuses femmes noires, latinas et d'autres minorités et de classes populaires est plus proche de celui des hommes de leur groupe social que du vécu des femmes blanches bourgeoises. La simple existence du patriarcat n'annule pas les privilèges de classe ou de race et tous les hommes ne bénéficieront pas du patriarcat de la même façon. Elle insiste sur la nécessité de dépasser le positionnement des hommes en tant qu'opresseurs universels et de femmes en tant que victimes. Les féministes blanches de classes aisées avaient notamment des difficultés quant à la reconnaissance du fait que les hommes non-blancs, pauvres et non éduqués bénéficiaient de moins de privilèges qu'elles. Il s'agit d'admettre également que le système patriarcal affecte les hommes de manière négative et d'inviter les hommes à reconnaître les conséquences du sexisme dans leurs vies d'hommes.

Patricia Hills Collins³¹ développe le concept de la « *Matrice de domination* », qui rejoint la notion d'intersectionnalité, théorisée par la juriste américaine Kimberlé Crenshaw³². Pour Collins, les modèles additifs de l'oppression sont profondément ancrés dans une pensée binaire eurocentriste et masculiniste. Dans ce système de pensée, on ne peut être qu'opresseur ou dominé. Dans un système d'imbrication des rapports de pouvoir, il devient possible de penser les femmes banches pénalisées par leur position de femmes et privilégiées en tant que personnes blanches. Le transfert vers les modèles de l'imbrication permet d'inclure d'autres types d'oppression et de déconstruire la notion de l'Autre.

La structure de la matrice de la domination est plus large que les trois axes conceptuels de sexe, race et classe. Les relations sociales organisées autour de l'orientation sexuelle, de la religion, de l'ethnicité, de l'âge, de la validité, entrent en compte. Elle est également structurée sur plusieurs niveaux : l'expérience personnelle, le contexte culturel créé par les structures de l'oppression du groupe ou de la communauté et le niveau systémique des institutions sociales. Dans la pensée du *Black feminism*, les trois espaces sont susceptibles d'apparaître en tant que sites de domination et espaces de résistance potentielle : les liens humains sont tout autant potentiellement oppressifs que libérateurs et il n'existe pas deux individus occupant le même espace social. Cependant, la majorité des individus capables d'identifier et de combattre leur oppression n'identifient pas la manière dont leurs propres actions sont potentiellement oppressives : les féministes blanches ne prennent pas conscience de la manière dont leur blancheur les privilégie ou les afro-américains qui potentiellement identifient les femmes blanches pauvres en tant que symbole du pouvoir blanc.

Kimberlé Crenshaw, qui utilise le terme « *intersectionnalité* » pour la première fois en 1989³³, s'attarde dans ses travaux sur l'angle mort des combats féministes et antiracistes : les femmes de couleur sont oubliées et leur expériences invisibilisées. A partir des exemples sur la violence conjugale, elle aborde deux aspects : l'intersectionnalité structurelle, d'une part, où l'expérience des femmes de couleur se différencie de celle des femmes blanches en raison de leur positionnement et, d'autre part, l'intersectionnalité politique, où la violence conjugale contre les femmes de couleur est marginalisée. La notion d'intersectionnalité met en lumière le fait que pour des femmes de couleur, les oppressions subies ne sont pas uniquement la somme du racisme et du sexisme, elles prennent des formes spécifiques et insidieuses. Les discours antiracistes et antisexistes tels que construits auparavant ne permettaient pas de nommer et de conceptualiser la position particulière des femmes noires car ils imposaient en quelque sorte de se ranger du côté de l'un ou de l'autre. Leurs expériences s'en trouvent marginalisées au sein des deux discours. Dans le champ de recherches sur genre actuellement le concept d'intersectionnalité est sans doute le plus mobilisé.

²⁹ Hill Collins Patricia, *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, Boston, Unwin Hyman, 1990, pp. 221-238.

³⁰ hooks bell, *De la marge au centre*, trad. N. B. Grusig, collection « Sorcières », Paris, Cambourakis, 2017

³¹ Hill Collins Patricia, *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, op. cit

³² Crenshaw Kimberlé, *Demarginalizing the Intersection of race and Sex: a Black Feminist Critique of Discrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Practice*, University of Chicago Legal Forum, 1989.

³³ *Ibidem*.

Genre en tant qu'outil d'analyse. Signifier les rapports de pouvoir.

En 1986, l'historienne Joan Scott publie *Gender, A useful category of historical analysis*³⁴, où elle insiste sur la nécessité de remettre en question les concepts *homme* et *femme* ainsi que sur le fait que la *distinction sexe/genre* peut enfermer le sexe en tant que donnée « fixe », « naturelle » et « immuable ». Il est important de noter que le « sexe » est autant construit par le genre que le genre l'est par le sexe. Ils découlent de la normalisation des discours et d'une naturalisation des catégories sexuelles et sociales. Pour Scott, « *le genre est un élément constitutif des relations sociales fondé sur les différences perçues entre les sexes et également le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir* ».³⁵

Il est donc important de dépasser la notion trop souvent présente dans le *gender mainstreaming*³⁶ où le genre est une approche où « homme » et « femme » sont des données fixes qui ne sont pas interrogées mais décrites. La notion, l'outil « genre » ne peut être utile qu'à condition de dépasser cette conception et aborder, avec un regard critique les façons dont le masculin et le féminin sont produits l'un en fonction de l'autre, et la manière dont ces significations évoluent. Il est nécessaire de se pencher non sur les rôles assignés aux hommes et aux femmes mais également sur la construction de la différence sexuelle. Le genre est défini comme un élément qui constitue les relations sociales tout en étant empreint de relations de pouvoir.

Standpoint theory. Savoir situés et théories de points de vue.

Un des concepts fondamentaux développés par la pensée féministe est celui des « savoirs situés » ou les « théories de point de vue » : un outil méthodologique et épistémologique mis au point par les théoriciennes féministes qui construit une analogie entre la position des femmes opprimées par le patriarcat et la position du prolétariat dans un système capitaliste dans la construction des savoirs. La thèse des savoirs situés est le fait qu'une connaissance provenant d'une position sociale peut être entièrement objective, la position de sujet n'étant pas une menace pour cette objectivité. Les épistémologies de Standpoint représentent une critique importante des modes de production scientifiques et de savoir « traditionnels » en remettant en question le concept de la « neutralité » : la création du savoir est toujours liée à un point de vue et à une perspective.

Les théories du point de vue peuvent être résumées en trois points principaux. Tout d'abord, la connaissance est située socialement et n'est jamais réellement neutre. Ensuite, les groupes sociaux marginalisés en raison de leur position sociale sont plus en mesure de poser un regard et d'analyser leurs conditions que les groupes non-marginalisés. Enfin, l'analyse des rapports de pouvoir doit donc commencer par les groupes marginalisés. Le fait d'avoir expérimenté le monde dans la position marginalisée permet à ces groupes de développer un avantage épistémologique dans le cadre de l'analyse des rapports de pouvoir structurant la société. Le développement du Standpoint n'est pas pour autant une expérience/discours individuel mais un processus collectif.

³⁴ Scott Joan J., *Gender, A useful category of historical analysis*, The American Historical Review, Volume 91, Issue 5, December 1986.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ Approche intégrée de l'égalité femmes – hommes par à tous niveaux et dans tous les domaines par des acteurs impliqués dans la mise en place des politiques. Pour une définition plus détaillée voir la définition de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, http://igvm-iefh.belgium.be/fr/activites/gender_mainstreaming

Troisième vague. Queer, sexe / genre / sexualité. En finir avec un sujet unitaire du féminisme

Dès les années 1960 et progressivement dans les années 1970 et 1980, le féminisme aux Etats-Unis connaît une certaine institutionnalisation, qui va de pair avec une certaine forme d'essentialisation du sujet du féminisme.

Les *Women Studies* c'est-à-dire un rétrécissement de la définition « des Femmes » voire de « la Femme ». La parole majoritaire est celles de femmes d'une certaine classe sociale. La question de la multiplicité des rapports de domination, notamment les questions de sexualité, ou la question de la race³⁷, se trouve dans un angle mort.

Selon Theresa De Lauretis, dans les années 1960-1970 la notion de genre en tant que différence sexuelle a été nécessaire en tant que concept central à la critique féministe³⁸. Cette conceptualisation a contribué à la relecture des images et « narratifs »³⁹ existants, et à la création d'espaces spécifiques « de femmes »⁴⁰ en tant que suite logique à la naissance des analyses féministes. Nécessaire dans un premier temps, cette notion est devenue une limitation. « Avec son emphase sur le « sexuel », la différence sexuelle et la première et dernière instance séparant de femmes des hommes, femelle du mâle, et même des notions nettement plus abstraites de « différences sexuelles » résultant non de biologie ou socialisation mais de significations et effets discursifs ». ⁴¹ Continuer de poser la question du genre dans ces définitions là une fois la critique du patriarcat définie, enferme la pensée féministe dans les concepts du patriarcat occidental, ainsi que ces limitations et définitions qui tendent à se reproduire et se réécrire même dans les théorisations féministes.

Selon De Lauretis, la critique féministe se retrouve bloquée dans « un cadre conceptuel d'opposition universelle de sexes... ce qui rend très difficile si pas impossible, l'articulation de différences des femmes de "la Femme", (différences entre les femmes) »⁴².

A la fin des années 1980, les notions de sexe, genre et sexualité sont débattues, ainsi que le lien de relation entre eux. En effet, le système binaire normatif présuppose une connexion « naturelle » entre le corps sexué, l'identité de genre et le désir sexuel (présupposé hétérosexuel). Des réflexions nées des analyses féministes remettent en question le sujet « femme » et le développement des études gaies et lesbiennes permettent d'analyser la construction des identités sexuelles. Le développement de la pensée *Queer* permettra une évolution des réflexions qui tendent à interroger l'utilité de la binarité homosexualité/hétérosexualité, sexe/genre ainsi que de « dé-normaliser » l'hétérosexualité et l'hétérosexime. Le terme *Queer*, à l'origine signifiant (argot) « étrange, bizarre » et plus tard utilisé en tant qu'insulte homophobe, refait son apparition à la fin des années 1980 en faisant objet d'une antiparastase⁴³. La pensée queer est une approche théorique critique issue d'un croisement des réflexions de la pensée féministes et des études gaies et lesbiennes à la fin des années 1980 – début des années 1990.

D'un part, il s'agit d'effectuer un passage de revendication des droits égaux et la normalisation de l'homosexualité dans la société vers une réflexion qui déconstruit la binarité homosexualité / hétérosexualité. De plus, il apparaît fondamental de développer une approche qui déconstruit le lien entre le sexe le genre et la sexualité, en les considérant fluides. D'autre part, le queer tend à en finir avec les politiques de respectabilité des mouvements gaies et lesbiens classique et réaffirme une démarche *bottom up* de la lutte politique. La question de l'hétérosexualité en tant que régime politique a déjà été soulevée par la pensée féministe de la

³⁷ « Race » en tant que construction sociale, comme précisé auparavant.

³⁸ De Lauretis Teresa, *Technologies of gender : Essays on Theory, Film and Fiction*, Bloomington, Indiana University Press, 1987, p. 1

³⁹ Dans le sens de partage d'expériences du vécu de femmes raconté par les femmes, une création d'expériences et de mémoire de femmes, un travail sur l'histoire des femmes.

⁴⁰ Espaces non mixtes permettant notamment le développement et la théorisation d'un vécu féminin commun.

⁴¹ De Lauretis Teresa, *Technologies of gender : Essays on Theory, Film and Fiction*, op. cit., p. 1.

⁴² *Idem*, pp. 1 – 25.

⁴³ Figure de style rhétorique consistant dans le retournement d'une signification infamante de l'insulte en la revendiquant, par exemple la réappropriation du terme « n****r » par le mouvement des Droits Civiques aux États-Unis ou encore du terme « gouine » par les collectifs militants lesbiens tels que les « Gouines Rouges » en France.

deuxième vague. En effet, le « régime de l'hétérosexualité » participe à la socialisation des femmes et des hommes dans leurs rôles et comportements. La notion de l'hétérosexualité dépasse les questions de l'attirance et des pratiques sexuelles exprimées par un groupe mais est perçue en tant que « norme ». Ceci implique la construction de l'homosexualité en tant que déviance, d'une part, et le maintien de la binarité sexuelle en tant que naturelle, d'autre part⁴⁴.

Technologies du genre

Theresa de Lauretis⁴⁵ utilisera pour la première fois le terme *queer* dans le champ académique dans le cadre de son travail sur la déconstruction du sujet sexuel. Elle définit le projet initial de la *queer theory* comme une nécessité de prendre en considération l'ensemble des variables qui constituent les identités gaies et lesbiennes. Il est fondamental pour de Lauretis de ne pas limiter le champ d'intervention aux identités sexuelles et de genre mais de prendre en compte les différences de classe, de génération, de culture, de race, qui sortent de la simple scission du mouvement en « gais » et « lesbiennes ». De Lauretis proposait de « formuler une politique de différences », en appréhendant les rapports de pouvoirs dans leurs multiplicité et intersections. La *queer theory* est aussi un ensemble de pratiques qui permettront de sortir des *technologies du genre*, de déconstruire les modes d'identification et de subjectivisation dominants afin de s'ouvrir vers des modes et sujets nouveaux (sexuels, politiques et épistémologiques). Au sein de la pensée Queer, l'hétérosexualité et le genre binaire ne sont pas des données fondamentales d'une culture, ni naturelles, ni nécessaires au bon développement d'un individu.

Par *Technologies de genre*, Theresa de Lauretis entend les différents modes de construction du genre. Elle définit le genre en tant que « représentation dans une relation qui pré-existe les individus ». La représentation du genre est également sa construction – elle se définit par sa capacité à constituer les individus en tant qu'homme ou femme. Le genre se construit en permanence à travers les différentes *technologies du genre* implantant ses représentations (représentations cinématographiques, discours politiques). La difficulté consiste à trouver des discours qui permettent réellement de sortir des technologies du genre.

Pour De Lauretis, « le système sexe/genre est un construit socioculturel et un appareil sémiotique, un système de représentation qui assigne des significations aux individus au sein de la société. Si les représentations du genre sont des positions sociales portant des significations différentielles, alors être représenté et représenter quelqu'un comme homme ou femme implique le présupposé de l'ensemble des significations de ces effets »⁴⁶. Le genre est une représentation, ce qui ne signifie pas qu'il n'ait pas d'implications concrètes et réelles, sociales et subjectives pour la vie matérielle des individus. La représentation du genre est sa construction. Au sens le plus simple du terme, il est possible d'affirmer que tout l'art et les cultures occidentales sont les écrits de l'histoire de cette construction. Le genre se construit de manière aussi intense aujourd'hui qu'à des époques précédentes, et pas uniquement dans les lieux attendus (tels que les médias, les écoles, la famille, et particulièrement la culture populaire), mais également, même si de manière moins évidente, dans l'université, dans les communautés intellectuelles, dans les pratiques artistiques avant-gardistes et dans les théories radicales et, même et particulièrement au sein du féminisme. Pour finir, la déconstruction du genre au travers de tout discours, féministe ou autre (qui le rejetterait en tant que représentation fautive et idéologique), a un effet sur sa construction.

La performance et la performativité du genre

Dans *Trouble dans le genre*⁴⁷ (publié en 1990 aux Etats-Unis mais dont la traduction en français n'est publiée qu'en 2004), la philosophe américaine Judith Butler interroge la « catégorie femme en tant que sujet du féminisme » en arguant qu'il n'existe pas d'identité de genre intrinsèque : il se crée lui-même à travers la

⁴⁴ Voir notamment notice « Hétéro/Homo » in Rennes Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, op.cit, pp. 307 – 320 ; Wittig Monique, *la Pensée Straight*, Paris, Editions Amsterdam, 2013 (1980).

⁴⁵ De Lauretis Teresa, *Technologies of gender : Essays on Theory, Film and Fiction*, op.cit. p 3

⁴⁶ *Idem*, p 5.

⁴⁷ Butler Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2004, p 59.

répétition des actes et performances lues comme « genre ». Le genre est créé par les actes qui le définissent. Elle déconstruit également la continuité faussement naturelle entre le genre, le sexe et l'identité sexuelle. En effet, selon Butler, le genre et la (hétéro)sexualité sont des vases communicants, correspondre à ce qu'est « être homme » ou « être femme » c'est de faire partie de la matrice hétérosexuelle qui naturalise le genre, les corps et le désir, et donc ne pas être lesbienne ou gai.

Butler analyse dans son travail les mécanismes de domination du genre. Le genre est donc un construit culturel qui donne sens au corps et qui existe à travers la « matrice hétérosexuelle » et l'homosexualité est une subversion de cette matrice hétérosexuelle qui est, à son tour, un outil de la domination masculine. Les identités sexuelles et les représentations et pratiques qui concernent le genre ont une dimension performative : ils créent ce qu'ils prétendent énoncer. Le genre n'est également pas immuable et fixe mais il est en permanente évolution et ses codes sont les reproductions d'eux-mêmes. La non-naturalité du genre transparaît en raison de la performance du genre que donnent à voir les travesti.e.s et les drag queens, performant le genre au même titre que les hommes et les femmes : la manière dont un homme ou une femme s'assoit, occupe l'espace, relève de la même performance du genre que celle de la drag queen⁴⁸. Ces pratiques révèlent les caractères non naturels des signifiants du genre. Butler n'entend pas par la performativité⁴⁹ du genre qu'il soit possible de naviguer de l'un à l'autre et d'en changer au gré de ses envies. Les identités de genre sont, selon elle, des effets de pratiques, structures de pouvoir, institutions et discours. La puissance des injonctions et les dimensions normatives sont à prendre en compte. Cependant, s'ouvre une possibilité de subversion par l'appropriation et l'utilisation des codes de genre de manière disruptive.⁵⁰

Une autre notion importante avancée par Butler est celle de « *agency* », qui peut être traduite en français par « capacité d'agir », « conscience d'agir » ou « agentivité ». Cette notion suppose la capacité d'agir de l'être humain par-delà les déterminismes, de résister, se transformer et s'adapter.

Discours et regards

Si l'image, et plus particulièrement le cinéma, « est une forme privilégiée de la définition de soi d'un point de vue culturel »⁵¹ ainsi qu'un « instrument puissant de la domination sociale et culturelle »⁵² qui permet notamment de cristalliser les processus idéologiques en place, son analyse, ainsi que l'analyse des représentations culturelles ne pouvait échapper au prisme des *gender studies*. En tant qu'instruments puissants de socialisation dans les sociétés occidentales contemporaines, la culture populaire, les représentations artistiques et la publicité sont des modes de production de la subjectivité, de construction mais également de subversion des normes de genre et de la sexualité. Les chercheuses et artistes femmes ont remis en question les manières de voir héritées de la tradition patriarcale en analysant ces productions culturelles en tant que discours résultant des rapports de pouvoirs structurant la société.

La notion du *regard*, qui a une place fondamentale dans la production artistique, fut un des premiers concepts étudiés sous le prisme du genre. Le concept de l'*œil masculin* est aussi produit « par des structures politiques de la vision »⁵³. Le regard est, quant à lui, la condition de la visibilité de l'autre. « S'interroger sur le regard signifie s'intéresser à la manière dont les images contribuent à produire la réalité dans laquelle nous vivons »⁵⁴. En effet, interroger le regard dans une perspective féministe, c'est interroger également le dilemme des spectatrices, les représentations étant des pratiques culturelles qui produisent du sens et construisent « la femme » comme ensemble de significations.

⁴⁸ Butler Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, op. cit.

⁴⁹ Performativité en tant que processus se répétant et se créant par la répétition, comme défini par Butler.

⁵⁰ Gabriel Girard – Interview de Elsa Dorlin : Le Queer est un matérialisme. Femmes, genre, féminisme, Syllepse, 2007.

⁵¹ Hanson, Ellis, ed., *OutTakes: Essays on Queer Theory and Film*, London, Duke University Press, 1999, p.4.

⁵² Sellier, Geneviève ; « Gender studies et études filmiques », *Cahiers du Genre*, vol. 38, no. 1, 2005, pp. 63-85.

⁵³ Rennes Juliette, dir., « Regard et culture visuelle », in *Encyclopédie Critique du Genre*, Paris, La Découverte, 2016, p. 549

⁵⁴ *Idem*, p 549.

Laura Mulvey développa le concept du « Male Gaze » qui a permis de cristalliser la représentation des femmes dans le cinéma classique hollywoodien⁵⁵. Elle analysa le cinéma hollywoodien en tant que dispositif construit à travers et pour le regard masculin, par le biais notamment des concepts de *fétichisme* et de *voyeurisme* entendus dans leur sens freudien. Mulvey place la notion de la « *scopophilie* » (plaisir de regarder) ainsi que la manière dont celui-ci s'articule, au sein du processus narratif au centre de la première analyse du cinéma d'un point de vue de genre.

Dans *Visual Pleasure and Narrative Cinema*⁵⁶, Mulvey illustre la manière dont le personnage féminin, « la femme », est soumise au triple regard masculin : celui du personnage masculin, celui de la caméra (et donc du réalisateur) et celui du spectateur présumé masculin. Ce triple regard masculin implique une impossibilité d'identification, pourtant obligatoire dans un processus visuel cinématographique, pour la spectatrice et une sorte de « schizophrénie ». Elle démontre également que le regard est loin de se réduire à une problématique esthétique mais qu'il est éminemment politique. Le regard est un élément clé dans la symbolique, structurant les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, ainsi qu'entre le masculin et le féminin et tout le spectre compris entre les deux. Depuis, ce texte fondateur a été questionné, analysé et approfondi par un nombre important d'études sur les questions du *gaze* (regard) et de la *scopophilie*. Ces deux notions ont acquis une importance fondamentale dans les travaux analysant la manière dont le cinéma (et par extension toute production audiovisuelle, qu'elle soit fictionnelle ou documentaire) structure les rapports de genre et de pouvoir d'un point de vue hétéronormé et centré sur le masculin.

L'analyse de Mulvey a été débattue et complétée. D'une part, son aspect hétérocentré a été discuté, en tant qu'excluant tout regard et identification ne correspondant pas à la norme hétérosexuelle. La place laissée à des réceptions potentiellement subversives des images a fait l'objet d'études critiques qui ont suivi le développement du concept : l'identification des hommes gais aux personnages féminins du film noir, l'absence du regard lesbien ou l'impossibilité au sein de son analyse de réception de moment d'*empowerment* pour une spectatrice féminine au sein d'une représentation objectifiante au premier abord. D'autre part, les notions du regard autre que le regard masculin, ainsi que de la spectatrice ont été théorisées et développées. Les notions du *female gaze* dépassant la simple prise de position du *male gaze* par une spectatrice, les interrogations sur les spécificités du *lesbian gaze* (regard lesbien) ou du *queer gaze* (regard queer), ou la notion de *oppositional gaze* (par bell hooks⁵⁷) permettant une analyse de la place spécifique de la spectatrice noire ont permis d'approfondir ce concept fondamental.

Depuis les années 1970-1980, de nombreuses analyses issues des *feminist film studies* ou des *cultural studies* ont permis de démontrer que le cinéma hollywoodien permettait malgré tout une certaine diversité en termes de représentation des femmes et des rapports de genre, que ce soit du point de vue narratif ou de production. L'analyse des personnages féminins créés par des réalisatrices féminines a permis d'explorer la subjectivité féminine⁵⁸. Les constructions des normes de genre, de la masculinité et de la féminité ont fait l'objet d'analyses approfondies, notamment les toutes premières images filmées.

Linda Williams, dans *Hardcore : power, pleasure and the frenzy of the visible* analyse les premières « images en mouvement, » les « Animal Locomotion » d'Edward Muybridge⁵⁹ qui déconstruisait le mouvement. Dans une recherche de « plaisir-savoir » Williams met en exergue le fait que dans ces photographies « en mouvement », les femmes « apparaissent » quand les hommes « agissent ». En effet, d'un part, quand les femmes performant les mêmes activités que les hommes, elles sont davantage « mises en scène » et leurs positions sont accompagnées de détails superflus : des gestes « gratuits », des « embellissements », insistant sur les

⁵⁵ Mulvey, Laura. "Visual Pleasure and Narrative Cinema" in Leo Braudy and Marshall Cohen, eds., *Film Theory and Criticism : Introductory Readings*, New York: Oxford UP, 1999, pp. 833-844.

⁵⁶ *Ibidem*.

⁵⁷ hooks, bell. "The Oppositional Gaze: Black Female Spectator", in Amelia Jones, *The Feminism and Visual Cultural Reader*, New York: Routledge, 2003, pp. 94-105.

⁵⁸ Notamment l'examen des œuvres de Germanie Dulac, Marie Epstein et Agnès Varda – « Cleo de 5 à 7 », où une chanteuse de variété passe d'un statut d'objet de regard à celui du sujet suite à une crise personnelle, par Sandy Flitterman-Lewis : *To desire differently*, New York, Columbia University Press, 1996.

⁵⁹ Pour l'étude détaillée de l'œuvre de Muybridge par Linda Williams, Voir *Hardcore and the Frenzy of the Visible*, Los Angeles, University of California press, 1990, p. 38.

marqueurs culturels de la féminité. Dans ces images, les corps féminins sont fétichisés au même titre que les corps masculins le sont dans l'existence sociale : « *Les draperies transparentes, les éventails et les flirtations ... les gestes narcissiques des femmes de Muybridge pourraient simplement être vus comme une part de la longue tradition de l'art occidental de la représentation des femmes nues* »⁶⁰. Les représentations filmiques et photographiques ont participé à la réification de l'image féminine. Dans *Hardcore*, Williams analyse également en profondeur les constructions du genre et du désir en place dans le cinéma pornographique et la manière dont les représentations de la sexualité se construisent, se développent et se subvertissent, en utilisant notamment les outils des *gender studies*.

Ces études ne concernent pas uniquement le cinéma : que ce soient l'analyse des productions pour enfants ou la publicité, les représentations du masculin et du féminin sont fortement marquées par des différences, tout en étant représentés l'un en relation et en opposition par rapport à/avec l'autre. Erving Goffman⁶¹ a effectué une analyse approfondie de la manière dont les représentations genrées dans les images publicitaires sont des images ritualisées d'un idéal masculin et féminin ainsi que de leur relation structurelle. Elles « ritualisent ce qui est déjà ritualisé ». Il met en exergue l'aspect stylisé et conventionnalisé des représentations genrées.

A titre d'exemple, les hommes et les garçons sont d'avantages représentés à l'extérieur, dans des positions / occupations actives ou dans des positions de supériorité, maîtrisant leur environnement alors que les femmes sont représentées dans des positions de faiblesse, de détachement et de fragilité, dans des situations pouvant être qualifiées de détresse ou d'abandon de soi. Dans les cas où les hommes et les femmes sont représentés ensemble, le rapport entre leur positions respectives est marqué par une relation « parent-enfant » ; où les hommes « protègent » les femmes où les dominent visuellement. Il détermine les positions de subordination qui sont majoritairement réservées à la représentation des femmes et de la féminité (« ritualisation de subordination »). Goffman soutient l'idée que les poses ne relèvent pas du « naturel » mais sont des réponses aux définitions du masculin et du féminin en place dans la société en tant que « représentation de genre », ce qu'il appelle le *gender display*.

Dans le monde francophone européen, l'analyse du point de vue des *gender studies* dans la critique cinématographique s'est déployée plus tardivement qu'au sein d'autres disciplines. En effet, les réalisatrices refuseront souvent de considérer les œuvres comme « genrées » : cette conception est, selon Geneviève Sellier, globale dans l'enseignement (et l'enseignement de cinéma en particulier) en France. « *Tout comme le structuralisme négligeait "tout ce qui excéd[ait] la sphère du discours" le film est souvent enseigné indépendamment des conditions d'émission, de production et de réception qui en structurent le sens* »⁶². Les études filmiques françaises restent fortement marquées par les notions d'abstraction, de la perception du film en tant qu'objet formel dissocié et dissociable du monde matériel et matérialiste, de la réception et des conditions de création, des « *objets sublimés d'un culte* »⁶³.

Les recherches et analyses d'un point de vue « genre » prennent de plus en plus d'ampleur au nouveau millénaire, développant l'analyse des objets d'études au sein de disciplines variées, telles que la pornographie, les séries télévisées ou les jeux vidéo. Les études sur le genre offrent des outils et des concepts d'analyse mais également d'action, car elles restent fortement liées à leur origine militante et ancrée dans la réalité, dans une approche *bottom up*. Elles constituent un champ riche, en perpétuelle évolution, mobilisant des concepts philosophiques et artistiques, se nourrissant des acquis de sciences sociales ainsi que des réflexions et discussions émanant directement des citoyennes et citoyens.

Les *gender studies* constituent un champ de recherche de plus en plus reconnu et leur impact est de plus en plus valorisé. Les centres de recherche sur le genre s'installent au sein des universités francophones. En

⁶⁰ Williams Linda, *Hardcore: power pleasure and the frenzy of the Visible*, Los Angeles, University of California press, 1990, p 4.

⁶¹ Goffman Erving, *Gender Advertisement*, New York, Harper Torchbooks, 1987.

⁶² Sellier, Geneviève and Rollet, Brigitte « Cinéma et genre en France : état des lieux », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [Online], 10 | 1999, Online since 22 May 2006, connection on 04 September 2018. URL : <http://journals.openedition.org/clio/1533> ; DOI : 10.4000/clio.1533

⁶³Sellier, Geneviève, « Gender studies et études filmiques », *Cahiers du Genre*, vol. 38, no. 1, 2005, pp. 63-85.

Fédération Wallonie Bruxelles, la récente inauguration du Master interuniversitaire de spécialisation en études de genre au sein des six universités francophones belges en est la preuve.

La prise de conscience par les pouvoirs publics de l'importance des images filmées et des représentations médiatiques ainsi que de leur impact, s'inscrivent dans un approfondissement des politiques de *gender mainstreaming*. L'analyse des représentations à l'écran dans les fictions, documentaires, images narratives et non, les publicités sont des actions concrètes résultant de ces politiques. Le baromètre du CSA s'inscrit dans cette lignée.

Bibliographie :

Andrieu Bernard, « De quoi le genre est-il le nom ? », *Recherches & éducations* [En ligne], 2 | décembre 2009, mis en ligne le 15 janvier 2012, consulté le 04 septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rechercheseducations/526>

Bereni Laure, Chauvin Sébastien, Jaunait Alexandre, Revillard Anne. *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008.

Bidet-Mordrel Annie, Galerand Elsa, Kergoat Danièle, « Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture », *Cahiers du Genre*, 2016/3 (HS n° 4), pp. 5-27.

Bonilla-Silva Eduardo, *Racism without Racists: Color-Blind Racism and the Persistence of Racial Inequality in America* », New York, Roman and Littlefield Publishers, 2010

Butler Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2004.

Cervulle Maxime, « La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation », *Cahiers du Genre*, 2012/2 (n° 53), pp. 37-54.

Collectif *Black Feminism, Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Crenshaw Kimberle, *Demarginalizing the Intersection of race and Sex: a Black Feminist Critique of Discrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Practice*, University of Chicago Legal Forum, 1989.

Davis Angela, *Femme Race et Classe*, trad. D. Taffin-Jouhaud, Paris, Editions Des Femmes, 1983.

De Beauvoir Simone, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1976 (1949) t.2.

De Lauretis Teresa, *Technologies of Gender : Essays on Theory, Film and Fiction*, Bloomington, Indiana University Press, 1987.

Delphy Christine, *L'ennemi principal : t.2 : Penser le genre*, Paris, Editions Syllepse, 2013.

Dorlin Elsa, *Sexe Genre et Sexualités*, Paris, Presses Universitaire de France, 2008.

Dumont Fabienne, Sofio Séverine, « Esquisse d'une épistémologie de la théorisation féministe en art », *Cahiers du Genre*, 2007/2 (n° 43), pp. 17-43.

Falquet Jules, Kian Azadeh, « Introduction : Intersectionnalité et colonialité », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 20 | 2015.

Fausto-Sterling Anne, *Sexing the Body. Gender Politics and the Construction of Sexuality*, New York, Basic Books, 2000.

Flitterman-Lewis Sandy, *To desire differently*, New York, Columbia University Press, 1996.

Flores Espínola Artemisa, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' », *Cahiers du Genre*, 2012/2 (n° 53), pp. 99-120.

Girard Gabriel – Interview de Elsa Dorlin : *Le Queer est un matérialisme. Femmes, genre, féminisme*, Syllepse, 2007

Goffman Erving, *Gender Advertisement*, New York, Harper Torchbooks, 1987.

Hanson Ellis, ed., *OutTakes: Essays on Queer Theory and Film*, London, Duke University Press, 1999.

Harding Sandra, "Rethinking Standpoint Epistemology: What Is Strong Objectivity?", in Alcoff Linda, Potter Elizabeth, eds, *Feminist Epistemologies*, Routledge, London, 1993, pp 49 – 82.

Hill Collins Patricia, *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, Boston, Unwin Hyman, 1990.

hooks bell, *Ne suis-je pas une femme*, trad. O. Potot, collection « Sorcières », Paris, Cambourakis, 2015.

hooks bell, *De la marge au centre*, trad. N. B. Grusig, collection « Sorcières », Paris, Cambourakis, 2017.

hooks, bell. "The Oppositional Gaze: Black Female Spectator », in Amelia Jones, *The Feminism and Visual Cultural Reader*, New York, Routledge, 2003.

http://igvm-iefh.belgium.be/fr/activites/gender_mainstreaming

<http://www.feminist.com/resources/artspeech/genwom/sojour.htm>

Jaunait Alexandre, Chauvin Sébastien, « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de science politique*, 2012/1 (Vol. 62), pp. 5-20.

Julliard Virginie, « Pour une intégration du genre par les sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication*, 2009/2 (n° 16), pp. 191-210.

Lamoureux Diane, « Y a-t-il une troisième vague féministe ? », *Cahiers du Genre*, 2006/3 (HS n° 1), pp. 57-74.

Larivée Christian, « Les standpoint theory: en faveur d'une nouvelle méthode épistémologique », 2013, Ithaque, 13, pp. 127-149.

Lebreton, Christelle. « Les rapports sociaux de sexe et le lesbianisme dans le Québec contemporain. » *Recherches féministes*, volume 29, numéro 1, 2016, p. 199–214. doi:10.7202/1036678ar

Lhenry Sophie, « Militantisme, féminisme et agency, : qui de l'œuf ou de la poule ? », Rives méditerranéennes, (en ligne) 2012.

Löwy Ilana, « Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social », *Cahiers du Genre*, 2003/1 (n° 34), pp. 81-104.

Löwy Ilana, « Intersexe et transsexualités. Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social », *Cahiers du Genre*, 2003/1 (n° 34), pp. 81-104.

Löwy Ilana, Rouch Hélène, « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre » , *Cahiers du Genre*, vol. 34, no. 1, 2003. pp 5-16

Mathieu Nicole-Claude, *L'anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Coté femmes éditions, 1991

Mead Margaret, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963.

Money Jonh et Erhardt Anke, *Man and Woman, Boy and Girl*, Baltimore, JH University Press, 1972.

Mulvey, Laura, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », in Leo Braudy and Marshall Cohen, eds., *Film Theory and Criticism : Introductory Readings*, New York, Oxford UP, 1999.

Oakley Ann, *Sex, Gender and Society*, Londres, Temple Smith, 1972.

Perrin Céline, Roca i Escoda Marta, Parini Lorena, « La notion d'homophobie, ses usages et son rapport au féminisme », *Nouvelles Questions Féministes*, 2012/1 (Vol. 31), pp. 4-11.

Pfefferkorn Roland, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Éditions Page 2, coll. « Empreinte », 2012.

Rennes Juliette, dir., « Regard et culture visuelle », in *Encyclopédie Critique du Genre*, Paris, La Découverte, 2016.

Rich Adrienne (2010) [1980], « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », In *La Contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*, Genève-Lausanne, Mamamélis-Nouvelles Questions Féministes, p. 57-102.

Sanna Maria Eleonora, Varikas Eleni, « Genre, modernité et 'colonialité' du pouvoir : penser ensemble des subalternités dissonantes. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2011/1 (n° 50), pp. 5-15.

Scott Joan J., « Gender, A useful category of historical analysis », *The American Historical Review*, Volume 91, Issue 5, December 1986.

Sellier Genevieve Rollet Brigitte, « Cinéma et genre en France : état des lieux », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [Online], 10 | 1999, Online since 22 May 2006, connection on 04 September 2018. URL : <http://journals.openedition.org/clio/1533> ; DOI : 10.4000/clio.1533

Sellier Geneviève, « Gender studies et études filmiques : avancées et résistances françaises », *Diogène*, 2009/1, (n° 225), pp. 126-138.

Sellier, Geneviève, « Gender studies et études filmiques », *Cahiers du Genre*, vol. 38, no. 1, 2005, pp.63-85

Sofio Séverine, Yavuz Perin Emel, Molinier Pascale, « Les arts au prisme du genre : la valeur en question. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2007/2 (n° 43), pp. 5-16. DOI : 10.3917/cdgc.043.0005. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2007-2-page-5.htm>

Sophia ASBL/VZW, Réseau belge des Etudes sur le Genre, <http://sophia.be/index.php/fr/pages/view/1325> consulté le 15.10.2017

Stoller Robert, *Sexual Excitement: Dynamics of Erotic Life*, New York, Pantheon Books, 1979.

Tin Louis-Georges, *L'invention de la culture hétérosexuelle*. Paris, Autrement, collection « Sexe en tous genres », 2008.

Vidal Catherine, *Nos cerveaux, tous pareils, tous différents*, Paris, Belin Editeur, 2015.

Williams Linda, *Hardcore: Power, Pleasure and the frenzy of the Visible*, Los Angeles, University of California press, 1990.

Wittig Monique, « La pensée Straight », Paris, Editions Amsterdam, 2007.

Wittig Monique, *la Pensée Straight*, Paris, Editions Amsterdam, 2013 (1980).

Zabunyan Elvan, « Histoire de l'art contemporain et théories féministes : le tournant de 1970 », *Cahiers du Genre*, 2007/2 (n° 43), pp. 171-186.